

COUP D'ŒIL SUR LA SITUATION POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE LA SUISSE.

Lorsque depuis treize ans les hommes d'Etat ne semblent occupés que du soin d'éteindre, en grande hâte, toute étincelle qui parfois s'échappe du sol électrisé de l'Europe ou de l'Asie, tant de sagesse se voit au moment d'être déjouée par une complication qu'une meilleure connaissance des choses eût pu mieux prévoir, et peut-être les éclats fratricides du canon helvétique vont-ils retentir aux portes de la France.

Déjà nous avons une fois signalé l'erreur de la plupart des hommes politiques qui ont cru pouvoir effacer du nombre des calamités éventuelles qui assilient l'humanité, les guerres de religion. Nous pourrions d'ailleurs soutenir que l'auréole est aussi une religion, dont l'apreté commerciale provoque plus de rivalités industrielles et de collisions de toute espèce que la religion du Christ, qui n'enseigne que le désintéressement, l'indulgence, une fraternelle charité. Nous n'hésitons pas à le croire et à le dire: les sociétés auricoles offriraient, le cas échéant, des peuples entiers en holocauste à Mammon, idole maudite par le divin fondateur du christianisme, mais encensée par la politique usuelle de notre époque. La loi suprême de cette religion est de s'assujétir les terres et les mers, sous le naïf prétexte de procurer à ses reviremens commerciaux de nouveaux débouchés.

Toutefois, ce n'est pas encore de cette espèce de guerre religieuse que notre voisinage se trouve menacé. Les collisions qui paraissent au moment d'éclater ont des causes non moins graves, bien que différentes, et qui tiennent à la situation que nous-mêmes avons faite à la Suisse.

Les révolutions partielles survenues en Suisse, à l'imitation de celles de la France et de la Belgique, ont été très mal jugées par la diplomatie européenne, et particulièrement par la nôtre. Celle-ci n'y a vu que la chute d'une aristocratie imaginaire, et l'avènement au pouvoir d'une prétendue classe moyenne qui, ne possédant aucune connaissance, aucune tradition des affaires, n'en comprenait pas les conséquences plus ou moins prochaines; et se livrait aveuglément au système de despotiques violences qui lui était présenté par quelques hommes turbulens comme unique moyen de salut. Le service public, qui se faisait auparavant par des hommes considérables, intègres et aisés, fut dévolu à une tourbe ignorante et sans considération qu'il fallut largement solder, et qui, en retour, cherchait à battre monnaie par les procès, les amendes et les confiscations.

Nulle part ce manège ne se pratiqua avec autant d'imprudentes violences qu'en Argovie. Le trésor cantonal ne pouvant plus suffire à toutes les dépenses révolutionnaires, et à la cupidité d'innombrables employés, sans talent comme sans probité, il ne restait au gouvernement révolutionnaire, après avoir dilapidé les économies du précédent gouvernement, que la ressource, très dangereuse en Suisse, de l'établissement d'impôts personnels, ou la confiscation des biens de l'Eglise. La première paraissait impraticable, la seconde fut réalisée.

Or l'Argovie est peut-être le seul canton véritablement mixte, où, pour nous servir du mot officiel qui, en Suisse, exprime cette situation, il est à peu près le seul canton *pariétal*. Sa population est, à peu de choses près, également répartie entre les deux confessions. Sur 140, à 150,000 habitans, un peu plus de la moitié est protestante. Des intrigues aujourd'hui parfaitement dévouées et connues, de perfides excitations dirigées par les chefs des conseils révolutionnés, ayant porté quelques communes catholiques à faire à l'oppression qui pesait sur elle, un simulacre de résistance armée, les premiers appolèrent à leur secours le radicalisme bernais, lequel, au mépris de toutes les formalités requises en pareil cas, envoya des bataillons et de l'artillerie pour réprimer ce mouvement, ce qui ne s'accomplit pas sans effusion du sang de quelques catholiques.

Il était entré dans la combinaison de cette noire et cruelle intrigue d'imputer au clergé catholique, et spécialement aux monastères, la première inspiration de cette espèce de prise d'armes. Il fallait, à tout prix, détruire ces asiles de la science et de la piété catholique; mais ce qui était encore plus essentiel, c'était de se saisir de leurs dépouilles. Un décret du conseil souverain, rendu d'urgence, y pourvut en déclarant les couvens, et surtout la riche abbaye de Muri, de l'ordre de Cîteaux, supprimés et leurs propriétés, meubles et immeubles, confisqués au profit du trésor.

Un cri universel s'éleva en Suisse contre ces sanglans excès, ainsi que contre la suppression des monastères dont l'existence et l'inviolable maintien

sont garantis par l'art 12 du pacte fédéral, et par conséquent aussi, non-seulement par la confédération dont il est la pierre angulaire, mais par l'Europe entière qui a placé le pacte sous sa garantie générale; et qui ne reconnaît la confédération helvétique que sous la forme de ce pacte, et à la condition de son maintien. Si, à cette époque, la diplomatie européenne eût pris en main la défense du pacte et des droits lésés par sa violation, les fanfarsons du libéralisme eussent replié leur drapeau spoliateur avec honte et effroi. Mais d'où serait venue l'entente générale, qu'une démarche si naturelle eût exigée? L'Autriche seule fit quelques molles remontrances; la France, étreinte par ses formes parlementaires, par l'instabilité de ses ministres, par ses sympathies pour une faction qu'elle-même avait mise en honneur et par sa politique insouciant pour tout intérêt religieux, restait spectatrice indulgente si non benévole des dissidences dont elle ne comprenait pas la portée; l'Angleterre, la Prusse, la Russie ne voyaient guère en tout cela que des coups portés au catholicisme et qui, par conséquent ne pouvaient leur déplaire, de sorte qu'elles a s'achèrent sur ces troubles une superbe indifférence dont nous voyons aujourd'hui éclore les fruits.

Univers.

COURS DE M. L'ABBÉ CŒUR.—Lorsque M. l'abbé Cœur ouvrit, au milieu d'une assemblée magnifique, son cours d'éloquence sacrée, les vieux oracles de la Sorbonne; un peu étonnés de ce concours inattendu, disaient en hochant la tête qu'ils connaissaient le public et que l'enthousiasme ne durerait pas. Cependant l'auditoire de l'éloquent professeur, loin d'être endommagé par le temps, s'est agrandi au delà de toute espérance. C'est qu'au milieu des frivolités qui tiraillent les esprits dans tous les sens, il reste une pensée grave à laquelle il est impossible d'échapper, qui réunit les jeunes hommes autour du professeur chrétien, comme elle les entraîne aux pieds de l'apôtre, la pensée de l'avenir et de la destinée humaine. La philosophie aussi se flattait de répondre à cette mystérieuse question; mais les philosophes ont ruiné tout ce qui restait de crédit à la philosophie; la raison est aujourd'hui en pleine déconfiture, de sorte que les plus sages se réfugient en foule dans le bon sens chrétien. Néanmoins combien de préjugés, combien de défiances restent encore contre la parole évangélique! C'est à vaincre ces préjugés, à dissiper ces défiances, fruits nécessaires d'une éducation toute païenne, que M. Cœur a consacré ses premières leçons. Après avoir en quelque sorte exhibé les lettres de créance de la parole évangélique, il a décrit son domaine et fixé les limites qui séparent la foi de la raison, limite au delà de laquelle il n'y a qu'empiètement indiscret ou usurpation sacrilège. Il a dit pourquoi la parole évangélique était une institutrice et non pas une simple conseillère, comme la raison; pourquoi la parole évangélique affirmait toujours, et pourquoi la sagesse de la philosophie consistait dans un doute général sur les vérités surnaturelles; aux prétentions gigantesques d'une raison qui voudrait s'égaliser à la révélation pour s'en débarrasser ensuite, il n'a opposé qu'un mot, le *mal*. Il a montré aux philosophes cet horrible phénomène qui pèse incessamment sur l'humanité: il le leur a montré sous toutes ses faces hideuses; puis il leur a demandé raison de sa présence, de son règne presque illimité dans le monde, et les plus sages d'entre eux n'ont pas trouvé de meilleure réponse qu'une négation dérisoire.

Alors le professeur s'est tourné vers l'antique monument de la révélation primitive; il a demandé à Job le secret de ses souffrances et de sa résignation, et il a trouvé dans les colloques de ce misérable lépreux plus de lumières que dans les forfanteries de la sagesse païenne.

M. l'abbé Cœur s'est ensuite attaché à combattre le préjugé trop commun qui fait attribuer à la parole évangélique ce caractère *local et temporaire* qui est le propre des fausses religions. La parole évangélique ne date pas de dix-huit siècles, elle est aussi vieille que le monde. Nous la voyons passer des patriarches aux prophètes, comme un cantique plein de mystérieuses espérances. Le Christ est toujours présent à la pensée du peuple choisi; il fit son histoire dans Daniel, avec David il chante ses triomphes, avec Isaïe il assiste à son supplice. Mais ce n'est pas assez pour la parole évangélique d'être contemporaine des patriarches, elle s'est étendue dès l'origine partout où l'homme a dressé sa tente. D'un bout du monde à l'autre, dans les mythologies même les plus dégradées, nous retrouvons l'image souvent défigurée, mais toujours ineffaçable de la scène auguste du Golgotha. L'humanité a été trompée par ses législateurs, par ses poètes, par ses philosophes, et en dehors du peuple hébreu, il est peu d'hommes qui soient restés comme Job, agréables à Dieu. Cependant il est à croire que les noms de ces saints de